

C'EST UN DÉPART !

Une frénésie sensorielle enflamme tout le corps au moment exact où l'on appuie sur cette touche du clavier et que le billet pour ailleurs devient nôtre...

PING! La sonnerie de la réception d'un courriel.

CONFIRMATION DE RÉSERVATION.

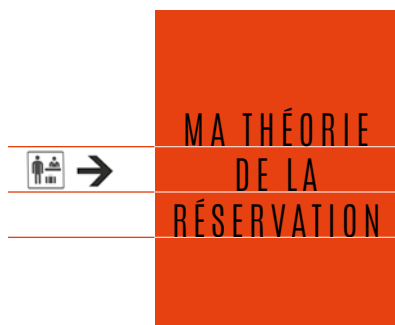


QUI EST AVEC MOI ?

Je suis avec qui ? Peu importe, qu'on soit seul, deux ou cinq, c'est toujours le même *buzz*.



Photobomb du plus grand gratte-ciel au monde, à Dubaï.



Scientifiquement, je ne sais pas exactement ce qui se passe à ce moment précis, mais un fluide circule tout d'un coup partout dans nos veines et nous amène dans un état extatique difficilement explicable.

Certains symptômes dus à une joie excessive peuvent y être rattachés.

C'est là que le voisin d'en bas sort son balai et nous le fait savoir.

Tout simplement en appuyant sur une touche.

Étonnant.

Pour arriver à ce vertige précis, par contre, il y a tout un combat de tranchées. Il diffère pour chacun d'entre nous. Un cheminement parfois parsemé d'embûches, souvent de sacrifices, de joies, de peines, de débrouillardise, de planification, d'organisation, mais assurément de beaucoup de travail.

Il n'y a pas de recette miracle.

Tout ça, pour arriver au fameux moment où l'on appuie sur cette touche.

À partir de cette seconde, un autre phénomène étrange survient, qui se décline en deux possibilités : soit le temps ralentit, soit, au contraire, il accélère.

Le tout amenant ces deux réactions possibles :

« C'est long, j'me peux pu d'attendre ! » ou encore

« Maudit, j'aurai jamais l'temps de tout faire avant d'partir ! »

Après, il faut préparer son sac à dos. Encore là, deux profils sont possibles :

L'ORGANISÉ

Normalement, le sac est fait quelques jours d'avance.

L'organisé, c'est celui qui aura tout l'équipement nécessaire pour chaque situation, tous les médicaments inimaginables pour tous les maux probables, plusieurs livres sur la croissance personnelle et tous les guides de voyage de la région à visiter.

Son sac sera méticuleusement segmenté, et le linge bien roulé. Une fois le tout terminé, la phrase suivante est souvent entendue :

« J'ai tout, je suis prêt ! »

LE DÉSORGANISÉ

Normalement, son sac est fait la veille ou carrément quelques heures avant le départ.

Le désorganisé n'aura pratiquement pas d'équipement, si ce n'est que trois diachylons et des Tylenol extra-forts. Il n'aura sans doute qu'un seul livre, qui servira uniquement à allumer un feu ou à prendre des notes sur les zones dénudées d'écriture. Son sac sera pêle-mêle selon la technique du « garrochage en vitesse », et une fois le tout terminé, la phrase suivante sera entendue :

« De toute façon, je m'arrangerai rendu là-bas ! »

Le désorganisé est rusé, il partira souvent avec l'organisé, histoire d'avoir tout à portée de main sans le trimballer. Petit rusé, va.

Peu importe dans quelle catégorie nous sommes, peu importe si le temps passe lentement ou rapidement, le plaisir reste le même, et l'excitation est palpable.

Maudit que c'est l'*fun* de partir.

Quand j'arrive à l'aéroport de Montréal et que j'embrasse ma mère en lui disant que je vais être prudent... Eh là là, si elle savait ! Quand vient le temps fatidique de traverser la sécurité et que c'est prestement le fameux point de non-retour. Le sac est déposé dans le petit bac en plastique et s'élance ensuite courageusement vers les rayons X. « Ça y est, je suis presque en vacances ! » Je ne sais pas pourquoi, je suis toujours nerveux lorsque mon sac à dos passe dans la machine, j'ai toujours peur que l'agent trouve une

épée japonaise, une bonbonne de propane ou des feux d'artifice de contrebande. Je n'ai évidemment jamais rien de tout ça, mais quand même, j'ai chaque fois une petite crainte. Une fois assis dans l'avion, côté hublot bien sûr, j'espère toujours l'éventuelle euphorie qui gagnera mon être lorsque je sortirai de mes nébuleuses pensées, lèverai tranquillement la tête et apercevrai une jolie brunette voyageuse qui me lancera un sourire tout en ébranlant mon monde et la suite de ma vie.

Ça fait 25 ans que je prends l'avion, ça fait 25 ans que j'attends.

Je me répète que « les bonnes choses arrivent à ceux qui savent attendre » !

L'avion prend de la vitesse, l'allégresse m'envahit. Je me demande quel genre d'aventures je vais vivre, quel genre de personnes je vais rencontrer, quelle nourriture étrange je vais goûter. Je me mets à rêver, à visualiser, à sourire. Je revois tous les sacrifices que j'ai accomplis pour satisfaire ce besoin de voir le monde.

J'adore ce que je fais, mais *tabarnouche* que j'ai travaillé pour être à cet endroit, à ce moment précis.

Je regarde par le hublot, le paysage file et se brouille, l'avion quitte le sol. À partir de ce moment, le passé est dans le passé, et j'ai soif d'avenir.

Il est maintenant temps de récolter ce que l'on a semé.

L'avion transperce les nuages, je salue une dernière fois le Québec derrière et j'ai déjà hâte d'expérimenter la « théorie du premier taxi ».

#



Quand on s'immerge dans l'insoupçonné de l'inconnu, l'arrivée en terre étrangère est un moment de grande humilité. Cet instant où nous récupérons impatiemment notre sac sur le convoyeur en réalisant qu'il serait à point de nous parfumer d'un semblant de fraîcheur à l'aide du premier désodorisant venu. En direction de la salle de bain pour un brossage de dents en vitesse avec de l'eau que nous ne présumons probablement pas potable, nous empruntons l'allée « rien à déclarer » et nous franchissons le seuil critique de l'aéroport.

Nous sommes maintenant officiellement en voyage.

Souvent, une bouffée de chaleur nous envahit, et l'émerveillement nous gagne. Direction le guichet automatique, ou bien le bureau de change, histoire d'être en mesure de payer le transport pour nous amener à l'endroit où nous avons choisi de passer la nuit. Quelques instants plus tard, selon le pays, nous nous retrouvons parfois nouvellement millionnaires avec en poche quelques drôles de billets qui ont souvent beaucoup de zéros suivant le premier chiffre.

Tiens, pas cette fois.

Rapidement, au moment où nous foulons la terre du nouveau pays, nous nous heurtons à une décision cruciale : prendre le transport en commun, solution peu coûteuse, ou bien se frotter à ma « théorie du premier taxi », option plus onéreuse, mais qui, pour moi, est sacrée.

C'est le seul moment où je m'autorise à payer trop cher pour un service. L'autobus pour se rendre dans

la capitale est peu cher, le taxi ne se targue pas des mêmes tarifs, mais tout ça n'a aucune importance. Ce sera le taxi.

Bien sûr, il est souvent possible de négocier un peu avec le chauffeur et de baragouiner quelques palabres en langue étrangère.

WW — *Hola, amigo* ! Combien pour se rendre en ville ? Avez-vous un compteur ?

— *45 ! No meter, broken.*

Dans les pays en développement, rares sont les compteurs fonctionnels, et même s'ils ne sont pas brisés, ils le seront pratiquement toujours aux yeux du chauffeur, qui ne voudra jamais le démarrer !

Là, souvent, j'utilise la technique de « la personne qui fait semblant d'être déjà venue ici et qui connaît le prix exact ». Technique ayant certaines limites, mais qui excelle parfois.

— *No, no*, la semaine dernière, j'ai déboursé 25 !

— *Qué ? Impossible, maybe you paid 35, but no less !*

— *Oh, claro*, hehe. On a un *deal* pour 35 !

C'est de bonne guerre tout ça, et j'ai hâte à la suite.

Pour moi, les 30 prochaines minutes que je passerai avec le chauffeur valent de l'or. En m'installant sur la banquette arrière, j'ouvre à la fois la fenêtre et mon esprit. Comme une éponge, essayant de tout absorber, de noter et de retenir les moindres détails originaux et surprenants. Sortant la main à l'extérieur pour sentir le vent chaud sur ma peau, je ris, je suis impressionné.

Le paysage défile au même rythme que mon sourire s'agrandit.

Ces arbres que je ne connais pas, ces gens aux drôles d'habits, cette façon dont les maisons sont construites. Un petit restaurant aux effluves délectables qui m'a l'air délicieux, un écriteau que je ne comprends pas, ces voitures que je vois pour la première fois, un petit marché de légumes, souvent beaucoup de couleurs, quelques fois l'air salin de l'océan, des chiens et d'innombrables coups de klaxon, quelques églises ou temples, des fleurs exotiques, quelques personnes

qui me saluent, mais assurément beaucoup de nouveautés. C'est le moment de faire aussi le plein d'informations concrètes avec le meilleur guide possible, le chauffeur.

C'est ça, la « théorie du premier taxi » : en pays étranger, 30 minutes de conversation avec un chauffeur de taxi, c'est l'équivalent de semaines de préparation en lisant tous les guides possibles de voyage. Je m'évite cette lecture, je préfère converser en gesticulant et en m'improvisant linguiste. Le chauffeur comprend souvent le charabia, c'est un habitué. Et s'il ne comprend pas, on s'en tire souvent avec une bonne rigolade.

On arrive bientôt, et j'ai la tête remplie de données précieuses. Le meilleur resto du coin, une chute à ne pas manquer, le meilleur quartier pour festoyer, tel endroit pour le farniente, une île pour décrocher, un volcan à escalader !

Merci au chauffeur et à cette théorie qui n'est soutenue par aucun scientifique ayant terminé son secondaire.

Je regarde l'immense enseigne à ma gauche :

Bienvenidos a Panama City !

#

HISTOIRE PANAMÉENNE

La leçon du volcan Barú

XVI^e siècle. Certaines toiles de l'époque coloniale ainsi que plusieurs fouilles archéologiques dans le secteur semblent confirmer que la dernière éruption aurait eu lieu au cours du XVI^e siècle. Le flot de magma accumulé lors de cette ultime éruption aurait façonné le relief du volcan ainsi qu'une pointe culminant à plus de 3 774 mètres, le couronnant ainsi le point le plus haut du pays. Aujourd'hui, le volcan est surveillé de près et reste toujours potentiellement actif.



QUI EST AVEC MOI ? Phil, Erick et Gab.

PHIL : Alias Turtle. Fidèle complice des 400 coups depuis ma tendre enfance, il ne se fait pas prier pour sauter à pieds joints dans chaque aventure qui se présente à lui. Il tire parfois de la patte, loin derrière, mais arrive toujours à destination. Enfin, presque toujours... **ERICK :** Alias El Ricko loco. Solide acolyte depuis plus de 20 ans, Ricko est la force tranquille du groupe, un fin danseur et un linguiste hors pair. Qualités qui nous ont été plus utiles à nous qu'à lui pour draguer dans les bars d'Amérique centrale. Nous lui serons éternellement reconnaissants. **GAB :** Alias Gabriel des savanes. Ami et mentor depuis une décennie, ensemble, nous nous rendons plus forts et devenons de meilleurs individus en repoussant nos limites respectives. Il aime le gazon fraîchement coupé et ce qui est sécuritaire. Il déteste les falaises.



Pas toujours facile, l'ascension d'un volcan...



Midi. Le soleil est au zénith.

Il fait chaud, très chaud.

Étrangement, je suis en train d'essayer une tuque, des mitaines roses et un manteau d'hiver de seconde main à l'effigie d'un club de soccer panaméen. Les gars, eux, font pareil. La scène est cocasse, et nous nous regardons dans le miroir, affublés d'habits d'autant plus douteux qu'efficaces. La raison est pourtant simple, ce soir, nous dormirons dans les nuages, et la température frôlera le point de congélation. Au cours des dernières semaines, la cervoise locale a coulé à flots, mais aujourd'hui, ce sera différent, nous nous sommes promis un jour de jeûne, car nous avons fort à faire et nous entamerons bientôt l'ascension du volcan Barú.

14 h

En pleine forêt, notre guide qui parle espagnol et peu l'anglais nous fait signe qu'ici débutera la marche vers les étoiles.

Nous sortons du Jeep avec excitation en nous enfonçant dans l'épaisse végétation et en suivant un petit sentier qui s'estompe dans la montagne. Les quelques rayons qui percent la cime des arbres viennent nous réchauffer la couenne et favoriser le partage du bonheur. Rapidement, le terrain change, il y a une forte augmentation de l'inclinaison de la pente, et les rires font place à un silence essoufflé, Phil est déjà loin derrière. La jungle prend congé et fait place à une immense clairière aux herbes longues, repère idéal pour serpents de toutes sortes. Gab nous en fait part,

mais nous sommes déjà trop à bout de souffle pour nous concentrer sur autre chose que chaque pas que nous plaçons devant l'autre. Logiquement, nous pourrions monter en droite ligne, mais la montée est si abrupte que nous devons zigzaguer longuement tout en nous hissant graduellement vers le haut.

Par orgueil, je talonne le guide, mais je me demande si je serai en mesure de terminer cette excursion à cette vitesse. Je n'en suis pas à ma première montée et je connais bien mon corps. Il est important de l'écouter, je ralentis donc un peu la cadence en attendant l'arrivée du fameux deuxième souffle, de mon rythme de croisière. Ce dernier agit comme un coup de pied au derrière et donne souvent des ailes.

Je l'attends impatiemment.

Le soleil plombe et se fait lourd sur nos épaules, nous sommes détrempés, et nos mollets sont en feu. Nous rejoignons le guide plus haut, qui, lui, nous attend sagement en grillant une cigarette.

— *Donde esta tu amigo Felipe ?* El est un tortuga !

— Haha, oui, une vraie tortue.

— Il est juste derrière, il va finir par retentir ! Éventuellement.

Je connais Phil depuis que j'ai cinq ans, c'est mon plus vieil ami. Il n'est pas toujours le plus vite, mais c'est un persévérant qui termine toujours ce qu'il entreprend. En l'attendant, nous contemplons la vallée au loin en apercevant la charmante ville de Boquete, notre point de départ. Je prends le temps de réaliser où je suis et de m'imprégner du moment, mais je suis loin de me douter que ce que je m'apprête à vivre changera ma vie.

Nous repartons, armés de notre erre d'aller. Même Phil a pris du galon en augmentant la cadence.

Les herbes de la clairière deviennent des pierres, et bientôt, tout notre décor se veut rocailleux. Les heures passent, et je commence à frémir d'excitation en pensant à la vue au sommet, un des seuls endroits sur terre où il est possible par temps clair de distinguer l'océan Pacifique et la mer des Caraïbes ! Une vue sidérale de deux océans, un double émerveillement.

Arrivé à 3 000 mètres d'altitude, je commence à sentir doucement certains effets s'expliquant à cette hauteur : un léger inconfort suivi d'une chute de la température ambiante. Avant d'entreprendre la dernière montée vers le sommet, nous nous réchauffons en nous endimanchant de notre miteux uniforme à la coloration discutable.

Pour nous assurer de faire une entrée remarquée, tsé.

— *Esta noche*, au sommet, nous allons dormir dans une tente ?

— *No, no*, en un bunker con un policía !

— Hein ? Avec un policier ?

— *Si !*

Intrigués et légèrement anxieux, nous demandons alors à notre guide Pedro ce que fait un policier dans un bunker à cette hauteur. Il nous répond qu'il est le garde officiel de toutes les structures, les installations et les antennes radio et télé implantées au sommet de Barú. Pedro prend soin de nous avertir que le gendarme est sympathique, mais qu'il est un complet ivrogne, faute d'avoir autres choses à faire que de s'enivrer en attendant le changement de garde, toutes les deux semaines. Normalement, nous serions partants pour une légère beuverie en bonne compagnie, mais aujourd'hui, nous nous sommes promis jour de jeûne alcoolisé.

Une promesse en l'air, mais ça, nous étions loin de nous en douter.

La dernière montée est certainement la plus intense, le vent souffle de front et avec force. Le sinueux chemin de petites pierres grises s'élargit pour faire place à d'immenses plateaux rocaillieux couleur sable inclinés à une quarantaine de degrés et séparés les uns les autres par de petites crevasses qui s'entrecroisent. À la file indienne, nous entreprenons la dernière étape avec fierté et entrain ; Phil, lui, nous dit de ne pas l'attendre et qu'il finira à son rythme. En regardant au loin vers le sommet, je commence à distinguer à travers un léger brouillard la silhouette de grandes et longilignes structures s'élançant vers le ciel.

Étrange.

D'infimes gouttelettes rafraîchissantes viennent bientôt nous rendre visite et nous souhaiter la bienvenue dans les nuages. Le temps est gris et humide, mais en l'espace de quelques instants et au prix d'efforts supplémentaires, nous traversons la barrière nuageuse et nous retrouvons sur un chemin plus plat en terre battue, pratiquement au sommet.

Nous nous arrêtons, le temps de souffler.

Le temps d'assimiler.

Le temps d'un sourire et de questionnements.

Au-dessus des nuages.

D'aussi loin que nous pouvons voir, un plancher nuageux aux couleurs ivoire, crème et bronze se meut en de douces ondulations au gré du vent. Pour couronner la scène, une chaleureuse et parfaite sphère de feu entame rapidement sa chute vers la ligne d'horizon. Le ciel est saphir, et le temps semble arrêté.

Se retrouver au-delà des nuages est un sentiment unique, une émotion difficile à expliquer, comme si tout ce qui se passait sous cet épais voile se voulait d'un autre monde, d'un autre temps. Au sommet, nous sommes seuls, uniques et paisibles.

Tout aussi étonnant est notre environnement immédiat.

Quelques hangars en tôle, certaines installations de ciment, des citernes grillagées et surplombant le tout, une dizaine de structures métalliques faisant office d'antennes, toutes plus hautes les unes que les autres.

Pedro nous indique le bunker où nous passerons la nuit en nous invitant à y entrer. Gab et Erick y déposent leur sac en attendant le souper et l'arrivée imminente de Phil, qui, s'il n'est pas mort en cours de route, devrait arriver sous peu.

Moi, c'est différent.

En sortant du bunker, j'aperçois un petit chemin balisé s'éloignant de notre plateau actuel et s'étirant jusqu'à une pointe montagneuse encore plus haute.

Le sommet du volcan Barú.



Au-dessus des nuages... sensation magique !



Paysage panaméen irréel.